

sa chambre et il avait continué de le regarder, exactement comme je l'aurais fait moi-même. Résultat : il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Vous croyez qu'il aurait au moins posé ses lèvres sur l'embouchure ? Non, M'dame ! Non, M'sieur ! Mon copain voulait qu'on soit ensemble pour l'essayer, puisqu'on avait cru ensemble qu'il ne serait jamais à nous. Et puis, m'avait-il avoué en baissant les yeux, il voulait que je sois le premier à jouer dedans.

Il va quand même falloir que je me décide un jour ou l'autre. Prêt ? Je respire un bon coup, je retiens mon souffle, je ferme les yeux à tout hasard, je tends la main... et avant de savoir ce qui m'arrive, Seigneur Tout-Puissant, je le tiens !

Ou plutôt, c'est lui qui me retient, qui m'empêche de me sauver à toutes jambes.

Ah ! mes amis, je suis agrippé à ce sacré cornet comme si l'ouragan soufflait sur Canal Street et que le seul moyen de ne pas être emporté dans le Mississippi, c'était de m'accrocher à lui de toutes mes forces.

Puis je me rends compte qu'on est au mois de mai, qu'il n'y a pas un poil d'air, qu'il fait même une chaleur étouffante. Je me trouve plutôt idiot et, peu à peu, j'arrive à me dominer.

Je n'ai plus peur. Tout ce qui me préoccupe, c'est de ne pas rater mon coup. Le cornet à pistons, il ne se laisse pas faire comme ça. Avec toutes ses courbes, il vous attend au virage.

J'entraîne mon copain vers l'entrée du Café Paradis, devant la pancarte où sont épinglées les photographies du spectacle. En haut à gauche, il y en a une qui représente Buddy Joe en train de jouer. Buddy Joe, c'est le

cornettiste dont je vous ai parlé, le meilleur de tous, le roi du piston. Et si vous ne me croyez pas, sachez que, dans toute la ville, on ne l'appelle que « King¹ Buddy Joe ».

Cette photo, j'étais sûr de la connaître par cœur, mais je la découvre tout à coup comme si je ne l'avais jamais vue de ma vie. C'est que cette fois, moi aussi, j'ai un cornet à la main ! Je disposerais d'une loupe que je n'observerais pas avec plus d'attention comment Buddy Joe pince les lèvres, comment il gonfle les joues, comment il place ses mains autour de l'instrument (les doigts de la main droite, surtout) et de quelle façon il pose le haut de l'embouchure dans le petit creux, à l'endroit où la lèvre supérieure se divise en deux moitiés. Si j'arrive à faire tout pareil, peut-être que le cornet reconnaîtra en moi un

1. Roi.

ami et qu'il acceptera de chanter un tout petit peu... Ça n'en finit pas, tellement je m'efforce de faire les choses comme il faut. Mais allez donc prendre la pose, avec les yeux au ciel, tout en continuant de lorgner le modèle...

Noel Beider vient à mon secours.

Il recule d'un pas, ferme un œil pour mieux juger de l'effet et me donne les directives : « Plus bas ! Non, plus haut ! Lève la tête ! Baisse la tête ! À gauche, le menton ! À droite ! Comme ci ! Comme ça ! »

Il n'y a pas de raison d'en voir le bout. Alors, sans crier gare, en me prenant moi-même par surprise, j'abaisse le piston du milieu et je vide dans l'embouchure, en une seule fois, tout l'air que j'ai dans le corps, au point de m'en faire éclater les tempes.

Et savez-vous ce qui sort à l'autre bout ? Une note ! Une vraie note ! Une vraie de vraie

de sacrée vraie note de musique ! Toute ronde, étincelante comme une grosse perle en or, mais plus légère qu'une bulle de savon...

Elle a flotté un instant devant nos yeux, au-dessus de nos têtes. Je la voyais. Je jure que je pouvais la voir ! Puis elle s'est élevée, elle s'est envolée, majestueusement, et elle est allée mourir au milieu des fils électriques, mais d'une mort paisible, belle et heureuse, qui ressemblait à une apothéose.

Ensuite, j'ai eu la sensation que c'étaient mes semelles qui se détachaient du sol et que je voguais sur une espèce de brouillard. Mon copain me dévorait des yeux, bouche bée, comme s'il voyait le Messie.

Je lui ai rendu le cornet.

– À ton tour, ai-je dit d'une voix si bizarre que je l'ai à peine reconnue moi-même.

Il hésitait.

– Tu crois ?

– Et alors ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Il ne va pas te mordre, non ?

Il n'avait pas l'air d'en être si sûr que ça.

J'ai dû insister, comme si le cornet avait été mon cadeau et non pas le sien.

Je n'en revenais pas : est-ce qu'il existait quelque chose de plus chouette au monde que de fabriquer une de ces bulles de savon dorées ? Finalement, il s'est résigné.

Ah ! ça n'a pas été une petite affaire. Cent fois pire qu'avec moi ! Il s'y est repris je ne sais combien de fois. Je lui ai donné plus de conseils que si j'étais King Buddy Joe en personne. Et finalement, il a soufflé aussi fort qu'il a pu, mais tout ce qu'on a entendu, c'était le pfuuuui d'un pneu qui se dégonfle ; et encore, ça n'a pas duré très longtemps.

Mon copain n'a pas voulu recommencer. Il a tourné la tête et il a regardé un réverbère,

sur le trottoir d'en face, un réverbère comme il y en a des centaines à La Nouvelle-Orléans. Je voyais bien qu'il était plus bleu qu'il l'avait jamais été, mais je ne savais pas quoi dire. J'étais gêné parce que, moi, je venais de vivre le plus beau moment de toute mon existence et qu'il avait assisté à mon triomphe.

Pourtant, son regard est revenu vers moi. Il a tiré sa casquette sur son front d'un coup sec et il m'a dit avec un large sourire, en me fourrant le cornet dans les mains :

— Joue, Leon. Joue-m'en encore une, s'il te plaît.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Qu'auriez-vous fait si votre meilleur, votre seul copain vous l'avait demandé comme si c'était le plus grand service que vous puissiez lui rendre ?

Cette fois, je n'ai pas eu besoin d'examiner la photo. Le cornet à pistons et moi, on savait ce qu'on avait à faire. Et il en est sorti une autre note, encore plus ronde, encore plus moelleuse, encore plus ensoleillée que la première...

C'est le moment qu'a choisi Alcide Pavageau pour quitter le salon de coiffure, tout luisant de gomina et rasé de si près qu'il avait l'air d'un cochon bouilli. Quand il m'a vu avec l'embouchure sur les lèvres, il a failli avoir une attaque. Ce qu'il m'a dit, je ne peux même pas le répéter. D'abord parce que les mots se bousculaient dans sa bouche ; ensuite parce que c'était plein d'injures et de grossièretés.

J'ai tout juste eu le temps de lancer le cornet à mon pote. Alcide m'a coursé dans Canal Street jusqu'à la rive du fleuve, ce qui représente une fameuse trotte, et je ne suis

rentré chez nous qu'à la nuit tombée, en prenant par les cours et les impasses, au risque de me faire mordre par un chien.

Les gens s'étaient beaucoup amusés de le voir après moi. Il y avait même un vieux type, près de l'embarcadère du ferry-boat, qui avait essayé de m'arrêter.

De tout ce que l'agent m'avait crié, j'avais retenu une chose : la prochaine fois qu'il me surprendrait avec Noel, il m'arracherait la peau du dos et me traînerait devant le juge. C'est donc un crime que d'avoir un ami ?

À cause de M'man, qui n'avait pas l'air dans son assiette non plus, je me suis retenu jusqu'au moment de me mettre au lit. Mais une fois que j'ai été allongé dans le noir et que j'ai entendu, venant du Café Paradis, l'écho de la chanson si douce et si mélancolique avec laquelle, chaque soir, Buddy Joe annonçait le début du spectacle, j'ai versé en

silence un océan de bleu : toutes les larmes que j'avais gardées prisonnières au fond de moi depuis le jour où j'avais compris que le noir n'est pas une couleur comme les autres.

Pendant trois jours je n'ai pas revu Noel Beider. Je me suis baladé, en évitant avec soin le secteur d'Alcide Pavageau. J'ai bricolé par-ci par-là, pour tuer le temps. Je me fichais bien de ce qu'on m'offrait en échange de mes services, à présent : piécettes de cuivre ou simple louche de mélasse. Je ne serais sans doute jamais musicien – et puis après ?

Il y a des tas de choses qu'un homme ne sera jamais si le Bon Dieu ne lui a pas donné la bonne peau.

J'ai essayé d'oublier mon copain. J'ai essayé d'ôter son image de mon esprit et de mon cœur. Plus je m'y efforçais, cependant,

plus cette image devenait vivante. Au point qu'une ou deux fois, j'ai cru que Noel me parlait et je lui ai répondu tout haut, alors que je marchais seul par les rues.

Et puis, le quatrième jour, un dimanche, M'man me secoue pour me réveiller. Je fais la grasse matinée parce que la veille au soir, jusqu'à deux heures du matin, j'ai aidé mon oncle à mettre en bouteilles le whisky qu'il fabrique avec son alambic clandestin. (Et je ne devrais pas le dire, parce que j'ai promis de n'en parler à personne, mais il m'en a donné à boire le fond d'une tasse.)

– Le jeune monsieur Beider demande après toi, me dit M'man.

Naturellement, je refuse de la croire, mais hop ! elle le fait entrer dans le cagibi où je dors tout nu sous une vieille couverture de soldat.

Mon copain est blanc. Je veux dire tout blanc, beaucoup plus que d'habitude, et

pas de la même sorte de blanc. Certainement s' imagine-t-il que je lui en veux (voilà bien une idée de fou), car il n'arrive pas à me regarder en face. Il serre contre sa poitrine un sac de gros papier brun dont dépasse le pavillon du cornet.

– Leon, bredouille-t-il, tu es mon pote. Tu es mon pote, n'est-ce pas ?

Je fais signe que oui.

– Alors tu dois me faire plaisir : prends-le ! Il pose le sac sur ma poitrine à moi.

– Tu veux que je joue du cornet là, maintenant, dans mon pieu, un dimanche matin avant l'office ?

– Joue ou ne joue pas, mais prends-le, s'il te plaît, c'est à toi.

– Ce truc ? Comment ça, c'est à moi ? Tu rigoles !

– C'est toi qu'il a choisi. Un instrument de musique, c'est comme un chien : ça

reconnaît son maître la première fois qu'il le rencontre.

Je tourne la tête vers le mur et remonte la couverture jusqu'à mon cou.

Le cornet glisse lentement de ma poitrine sur le lit.

– Va-t'en, Noel, dis-je. Ne te moque pas de moi aujourd'hui.

Mais savez-vous ce qu'il fait ? Il ramasse le sacré sac et il le recolle sur moi illico.

Et voilà qu'il s'esclaffe, par-dessus le marché !

– Un instrument de musique, mon petit vieux, c'est comme un chat : tu as beau essayer de le perdre, il revient toujours à la maison.

On se regarde un long moment : moi, les sourcils froncés et lui, de plus en plus hilare.

– Parfaitement, mon cher Leon Randolph Jackson, s'écrie-t-il enfin en claquant des

doigts, les choses appartiennent à ceux qui savent le mieux les aimer. Et ça devrait toujours être comme ça, parole de marquis de Saint-Lafayette de Beider-Ville Dupré-Beauchamps et compagnie ! Allez, il faut que je me sauve ! Alcide mange avec nous ce midi. Il se prend déjà pour mon père, ce gros tas ! À demain, le King !

Je n'ai même pas eu le temps de lui dire merci.

Pour le reste, ça n'a pas traîné non plus. À quatre heures de l'après-midi, j'étais capable de jouer sans erreur la moitié de la chanson bleue qu'aimait tellement Buddy Joe. À cinq heures, l'agent Pavageau faisait irruption chez nous, son pistolet à la main, m'accusait de vol, obligeait M'man à se tenir tranquille et voulait m'embarquer au poste. Comme je ne me laissais pas faire, il a essayé de m'assommer.

Tout ça n'aurait rien été si, en défendant mon cornet, je ne l'avais pas cogné contre la crosse du pistolet. On a récolté chacun une bosse, le cornet et moi.

Mais la sienne, sur le pavillon, là où ça se remarque le plus, elle n'était pas près de disparaître...

Chapitre 3

En maison de redressement

Le lundi matin, après une nuit dans la cage où mon oncle a laissé ses initiales partout, on me conduit au tribunal au milieu des ivrognes du samedi soir et des voyous qu'on ramasse, le dimanche à l'aube, lorsqu'ils sont en train de faire les poches des ivrognes au fond des ruelles.

Un homme a crié le nom du juge lorsqu'il est entré dans sa robe noire : Wilfried C.